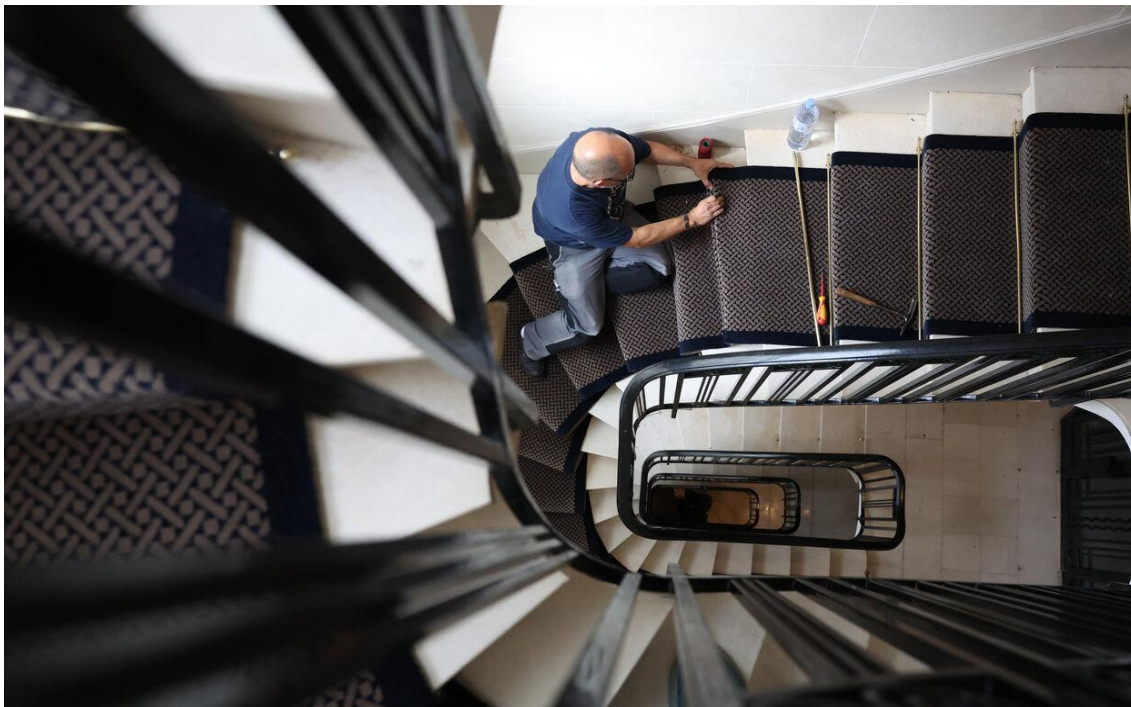


« Certaines techniques sont utilisées depuis Louis XIV » : à Paris, ce sont eux les rois des tapis d'escalier

LE PARISIEN WEEK-END. Fondé en 1946, Batignolles Tapis fournit aujourd'hui près de 350 syndics parisiens. La maison spécialisée dans l'ornement d'escaliers réalise aussi bien des modèles traditionnels que contemporains, assurant le renouveau de l'héritage haussmannien à Paris.



À Paris, une vingtaine d'artisans maîtriseraient les gestes du métier de l'ornement d'escalier, appris sur le bois puis sur la pierre, comme ici dans le XVI^e arrondissement, le 27 août 2025. LP/Arnaud Journois

Croissants à la main, Marcel Checiak sort d'une boulangerie du XVII^e arrondissement, le 16 avril 1996. Il les a achetés pour son père, venu lui rendre visite depuis Nancy. À sa majorité, Marcel avait quitté sa province pour s'installer au 48 de la rue des Batignolles, à Paris. Dans ce quartier aux allures de village, tout le monde se connaît : le poissonnier, le fleuriste, le patron du café-tabac et, bien sûr, le quincaillier Catreux, dont la caverne étroite, fermée depuis, était remplie du sol au plafond de vis, pots de peinture et bricoles en tout genre. En remontant la rue, le regard de Marcel est attiré par une pancarte, près du 31 : « Batignolles Tapis Multiservices - à céder - 42 93 69 31 ».

De retour dans son appartement, il dépose les viennoiseries sur la table et parle à son père de cette mystérieuse affiche. Ce dernier, pragmatique, lui pose une question : « Tu as 36 ans. Est-ce que tu veux être ton propre patron ou continuer à travailler pour quelqu'un ? » Jusque-là, le jeune homme a enchaîné les emplois, dans l'entreprise familiale de nettoyage industriel, à Paris, chez Valentino en tant que vendeur, ou au sein du groupe de restauration Flo Prestige. « Le challenge m'a tenté, raconte-t-il. J'ai composé le numéro... et j'ai reconnu la voix. » C'était un autre Marcel : Marcel Catreux, le quincaillier du quartier, identifiable à son accent breton. Proche de la retraite, il cherche alors à céder son autre entreprise, de tapis d'escalier, typiques des immeubles parisiens,

0r9dwphXJB00cR576vwPs-zVKsWlzxActJw1GKt0EUUVignceVvXwZEWYUa7t6SggjzeTHsl_1RJuqZzhB9wwAyTWElNzHbQ3YrtJgSOMNWNj

fondée en 1946.

Pendant quarante ans, la société prospère

Après la guerre, décidé à conquérir la capitale malgré son jeune âge - il n'est pas majeur -, Marcel Catreux découvre par hasard le monde des tapis. Il se lance et devient poseur pour Batignolles Tapis Multiservices. En 1966, il reprend la société en tant que gérant, mais se heurte à une rude concurrence. Il doit trouver de quoi se démarquer. Il fait alors appel à ses amis bretons, qu'il convainc de se former au métier et de l'aider. Parmi eux : Alain Richard, originaire de Redon, devient rapidement indispensable.

Pendant quarante ans, la société prospère. Tout le monde veut Alain « le poseur ». Mais, trente ans plus tard, la clientèle s'est étiolée et la maison est peu à peu tombée dans l'oubli. Marcel Catreux approche de la retraite. Il se résigne à vendre. Il accueille les Checiak, père et fils, dans le petit bureau situé au fond de sa boutique. L'entreprise ne compte plus que trois salariés, dont l'incontournable Alain. Marcel Checiak emprunte près de 800 000 francs, signe deux crédits bancaires, et fonce.

« Tout se sait, entre professionnels, c'est Radio Moquette ! »

Un mois seulement après la découverte de la pancarte, le rachat de la société est acté. Celle-ci ne compte alors qu'une cinquantaine de syndicats parisiens parmi ses clients. Le marché, concentré, est dominé par quatre ou cinq entreprises « qui, le plus souvent, ne faisaient que du plat, de la moquette », précise Marcel Checiak. Il passe ses journées au téléphone et sur le terrain, en porte-à-porte, à proposer ses devis.

Pour gagner en visibilité, le nouveau patron investit 150 000 francs dans une annonce dans les Pages Jaunes, rubrique « tapis d'escalier ». Par ailleurs, il doit aussi composer avec la mauvaise réputation de l'entreprise. Usé par les années, Marcel Catreux s'était replié sur lui-même et menaçait d'abîmer les tapis des clients mauvais payeurs. « Tout se sait, entre professionnels. C'est Radio Moquette ! » s'exclame, en souriant, Véronique, secrétaire-comptable de l'entreprise depuis plus de trente ans.

Deux ans seront nécessaires au nouvel entrepreneur pour redonner au nom tout son lustre. Il refait entièrement le logo, en conservant le lettrage imaginé dans les années 1960, quand l'entreprise s'appelait Batignolles Tapis Multiservices. Aujourd'hui, la société compte près de 350 syndicats dans son portefeuille. Un chiffre important mais qui peut encore progresser, la capitale recensant environ 850 syndicats de copropriété. Deux périodes de l'année sont cruciales : de février à juin, puis de septembre à novembre, temps forts des assemblées générales où budgets, devis et travaux se décident. « Il faut cravacher. Dans ces moments-là, c'est entre dix et quinze devis par jour ! » souffle l'homme de 66 ans, à l'élégant costume bleu marine et à la chevelure devenue blanche.

Aujourd'hui, la société compte 18 salariés, dont 7 poseurs

En moins de dix ans, Batignolles Tapis a conquis 65 % du marché parisien. L'équipe a dû s'agrandir. Aujourd'hui, la société compte 18 salariés, dont 7 poseurs. En plus du showroom du 17 de la rue Léon-Jost (XVIIe), elle dispose d'un entrepôt à Gennevilliers (Hauts-de-Seine), d'une boutique rue Legendre (XVIIe) et d'une autre rue

0r9dwphXJB00eR576vwpPs-zVKsWlzxActJwI/GIKTOEUUVUgncvVXwZEWYUA7bSgJzeTHsl_1RJuqZhb9wwAYTWEJNzHbQ3YtlJgSOMNWNj

du Bac (VIIe). Philippe, responsable du magasin du 7e depuis cinq ans, confirme : « Les clients ne viennent pas seulement pour les tapis, on vend aussi de la décoration, on restaure les sols, on fait du nettoyage. Rue du Bac, il y a toujours du monde qui passe. »

La dynamique commerciale se reflète dans les chiffres : de 2021 à 2024, le chiffre d'affaires est passé de 3,1 à 4,1 millions d'euros, et le résultat net a quadruplé. « Le Covid nous a été bénéfique, les gens en ont profité pour faire le grand ménage, et notamment dans leurs escaliers », ajoute Véronique.

L'approvisionnement joue aussi un rôle clé. Depuis ses débuts, Marcel s'est tourné vers les grands noms du tissage : la maison Flipo-Louis De Poortere, en Belgique, et la [Manufacture royale d'Aubusson](#), en France. « Aujourd'hui, je me fournis chez les deux », précise-t-il. Les tapis (80 % laine) sont fabriqués sur mesure et sur métier Jacquard traditionnel.

Art nouveau ou Art déco, à chaque courant son tapis

Au rez-de-chaussée du siège, rue Léon-Jost, le showroom expose des dizaines de motifs. Pour un tapis 2 ou 3 couleurs, le prix au mètre linéaire est d'environ 130 euros. Chacun rappelle une époque et une certaine vision de l'élégance à la française. On découvre les grands classiques haussmanniens : velours dense, rouge empire, verts foncés ou bleus profonds, ornés de rinceaux dorés et de médaillons floraux.

Puis viennent les collections Smyrne, aux arabesques orientales, et Flammé, aux motifs en zigzags, qui donnent de l'élan aux escaliers et captent la lumière. Dans les immeubles de 1900, l'Art nouveau impose motifs végétaux sinueux, fleurs stylisées, verts d'eau, lilas et ocres doux. Dans les années 1930, l'Art déco privilégie losanges et frises sobres en noir, beige et bleu pétrole. Parfois, on retrouve des modèles inspirés de Madeleine Castaing, grand nom de la décoration du XXe siècle : tapis léopard pour escaliers aux murs tendus de soie ou aux miroirs anciens.

Dans les années 1950, les décors s'assagissent, se font plus abstraits, en camaïeux de bleus ou de gris. « Je travaille aussi sur des escaliers signés du célèbre architecte Mallet-Stevens, où chaque détail compte », confie l'entrepreneur. Le tapis devient alors une ligne sobre, parfaitement posée : un lien entre l'architecture et le pas du résident.

Pour accompagner les virages des marches, il faut jouer avec l'optique

Leur pose relève de la prouesse. À chaque escalier, ses contraintes et son héritage. C'est là que l'artisan intervient, traduisant le langage décoratif en gestes précis. Dans la cage d'escalier du 3, rue Rennequin, dans le XVIIe, Florian, marteau en main, ajuste un tapis rouge pourpre qui dialogue avec les boiseries et portes XIXe siècle. Rien n'est laissé au hasard. Le tapis est déroulé d'un palier à l'autre, cloué marche après marche.

Finalement, 77 mètres linéaires seront nécessaires, une moyenne pour ce type de bâtiment qui exige une journée de travail. Le marteau sur mesure est l'outil de prédilection de Florian. « C'est comme un militaire et sa mitrailleuse », explique-t-il. Chaque côté du tapis est rabattu pour former les pinces, permettant de le faire pivoter dans les virages sans le couper. Dans la famille de Florian, on est poseur depuis quatre générations.

0r9dwphXUBOOQR576wvPs-zVKsWlzxActJWtGKTOEUUVIgnevVXwZEWYUa7t6SgJzeTHsl_1RJucZthB9wwAYTWEJNzHbQ3YrtJgSOMNWNJ

« On ne peut vivre de ce métier qu'à Paris, ajoute le jeune homme aux outils fichés dans les poches. Il n'existe aucune formation officielle, les poseurs apprennent sur le tas, d'abord sur le bois, puis sur la pierre. » Bruno, rencontré sur un autre chantier dans le XVI^e arrondissement, sait qu'il va travailler plusieurs jours. « On doit fixer les tringles sur chaque marche en pierre, avant de coudre le tapis autour. »

Le vocabulaire est précis : couture de croix avec fil ciré, pinces cousues, coups de genou pour tendre le tapis sur les paliers, thibaude... Chaque technique est un héritage transmis d'artisan à apprenti. « Mes maîtres m'ont dit que certaines techniques sont utilisées depuis Louis XIV », souligne Florian. Les clous, fabriqués à Creil, sont les derniers de leur genre en France. Leur régularité est scrutée d'un oeil expert, l'espacement parfois mesuré... avec le marteau lui-même.

Aujourd'hui, seule une vingtaine de poseurs maîtrisent ces gestes dans la capitale ; ailleurs, ce sont souvent des tapissiers de fauteuil ou des vendeurs de moquettes qui s'y essaient. Non sans mal. Batignolles Tapis se targue de compter dans ses rangs les meilleurs artisans et de préserver un patrimoine vivant. Ici, le tapis n'est jamais parfaitement centré à cause des tournants, il faut jouer avec l'optique, décaler les liserés. C'est tout un art. Et ainsi, chaque escalier devient un théâtre où l'artisanat transforme le quotidien en hommage discret à l'élégance parisienne.

0r9dwphXUBOOcR576wwPs-zVKsWlzxActJWtGKTOEUUVUvgnceVvXwZEWYUa7t6SggjzeTHsl_1RJuqZtB9wwAyTWEJNzHbQ3YrIj8SOMNWNj